

Bulletin de l' **A**SSOCIATION
départementale pour la **S**AUVEGARDE
des **C**HAPELLES
et **C**ALVAIRES



N°43 - juin 2010



**Notre-Dame
des camps de concentration**

MEMBRES DU COMITÉ DE NOTRE ASSOCIATION

Présidents d'honneur

Monseigneur DELMAS, Évêque d'Angers
Monseigneur DEFOIS, Archevêque émérite de Lille
Monsieur le Cardinal POUPARD

Président

Yves CADOU

Vice-présidents

Abbé Antoine RUAIS
Marie-Thérèse de RASILLY

Trésorier

Claude CLÉMENSAT

Secrétaire

Yves CADOU

Conseillers

Élisabeth d'ORSETTI, Pierre BOUVET, M. et Mme CHETANNEAU, Gatien FOUQUÉ,
Christian HAYE, Philippe de SIMIANE, Étienne VACQUET

RESPONSABLES DES RÉGIONS

Baugeois

Madame d'ORSETTI, La Grenerie, 49140 Jarzé 02 41 95 40 10

Le Lion d'Angers

Monsieur et Madame CHETANNEAU, route de la Membrolle,
Brain-sur-Longuenée, 49220 Le Lion d'Angers 02 41 95 20 98

Saumurois

Monsieur FOUQUÉ, 6 rue des Sablons, Bagneux, 49400 Saumur 02 41 50 27 93

Segréen

Monsieur Philippe de SIMIANE,
"Les Carmes", 49440 Challain la Potherie 06 23 71 60 82

LES COTISATIONS

Elles sont fixées à 20 €, payables en début d'année, et nous sont plus que jamais indispensables.

Membre bienfaiteur : à partir de 30 €, un reçu vous sera envoyé, permettant une **réduction d'impôt de 66 % du montant de ce don dans la limite de 20 % du revenu imposable.**

Paiement par chèque bancaire à l'ordre de l'Association de Sauvegarde des Chapelles et Calvaires de l'Anjou.

Correspondance : ASCCA 3 square La Fayette - 49000 Angers Tél. : 02 41 88 06 11

Adresse électronique : yves.cadou@club-internet.fr



"Le rêve de Fontevraud"

Homélie de la messe du jour de Pâques, 4 avril 2010, prononcée en l'abbaye de Fontevraud par Monseigneur Defois, Archevêque émérite de Lille, Président d'honneur de l'ASCCA.

Frères et sœurs dans le Christ, Chers Amis,

Célébrer Pâques à Fontevraud n'est pas seulement un acte de fidélité culturelle à une tradition, c'est aussi réimplanter dans l'histoire tant de la société que de l'Église cet événement fondateur du christianisme et l'actualité la plus urgente de nos convictions morales et de nos responsabilités spirituelles. Pâques, en effet, ne saurait être le rappel d'un fait d'hier en Palestine ; c'est le point de départ, en terre juive, de ce christianisme qui a façonné notre culture, nos passions et nos rêves d'humanité.

Déjà les textes bibliques qui viennent d'être lus sont très clairs. Pierre s'exprime en témoin des actes de ce Jésus de Nazareth qu'il a accompagné quelques années durant sur les routes du pays des juifs et jusqu'à Jérusalem ; mais plus encore, il se dit témoin de sa résurrection, témoin choisi de Dieu qui, dit-il, a mangé et bu avec lui depuis sa résurrection d'entre les morts. Et nous, gens du quotidien terre à terre, nous sommes sensibles à ce détail concret du "manger ensemble"; il ne s'agit donc pas d'une vision irréaliste, d'une apparition mystique, mais d'un repas partagé avec le pain et le vin. Sans cette expérience de Pierre, nous serions pas ici et il n'y aurait pas d'Église.

Mais sans le témoignage de Robert d'Arbrissel ce ne serait pas davantage Pâques à Fontevraud. Et je voudrais souligner ce matin l'engagement de cet homme pour changer le monde et ressusciter la foi en son siècle. Fils d'un prêtre breton en des temps où l'on vendait les sacrements et où les engagements religieux étaient déjà estimés obsolètes, Robert d'Arbrissel rêve de fidélité et de vérité dans l'expérience de la foi en son siècle. Il ne craint pas de brandir les exigences d'une vie purifiée de ses penchants charnels et matériels, il a pris en leur sens le plus radical des conseils de saint Paul aux Corinthiens, nous l'entendions tout à l'heure : « Vous êtes ressuscités avec le Christ. Recherchez donc les réalités d'en haut... Tendez vers les réalités d'en haut, et non pas vers celles de la terre ». Non sans risques multiples, Robert s'oppose aux dérives temporelles d'une féodalité barbare et d'une brutalité des mœurs qui défigurent l'Église elle-même, et en particulier les prêtres, les moines et les religieux. Il ne prend ni nuances, ni gants pour dénoncer les déformations les plus triviales de la pureté évangélique.

Mais il appelle aussi à se libérer du poids du corps et de la richesse : « Quand tu nourris ton corps, tu nourris ton ennemi, écrit-il ; aime la pauvreté volontaire, même au milieu des honneurs et des richesses ». Robert d'Arbrissel est un homme traversé de désirs buissonnants. S'il y a un point fort de sa vie spirituelle, c'est bien son combat contre le matérialisme charnel et cette société barbare qui avilit le meilleur du christianisme, mais il se bat encore contre des tentations et des passions qu'il ressent violentes en lui-même. Il vit l'Évangile non pas comme un idéal ou un art irénique de vivre mais comme une rupture par rapport aux mœurs de ceux qui l'environnent et une déchirure intérieure à l'encontre des passions qui l'assaillent. Il lui faudra

découvrir la sagesse de l'humilité pour se reconnaître naturellement pécheur mais sauvé par la miséricorde de Dieu. Sa vertu n'est pas une possession tranquille ; elle est une lutte pour la vérité d'en haut et l'adhésion de cœur et de corps à ce qu'il croit. Les évêques lui reprocheront un manque de prudence et une sagesse présomptueuse, un défi à l'équilibre des réalités humaines. Et cela ne convient pas à son statut social de prêtre et de chanoine régulier.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les fondations de Robert d'Arbrissel sont contemporaines de celles de Bernard de Clairvaux. Et il est permis de se demander ce qui, en cette fin du 11^e siècle et début du 12^e siècle pouvait conduire tant de jeunes à quitter la société postféodale pour devenir moines dans le jeûne et la prière. Cela en créant des abbayes auprès des fontaines et au creux des forêts, à l'heure où la civilisation urbaine prenait un essor remarquable en des villes neuves et des villes franches ; ces cités passionnantes par leur essor économique, politique et leurs nombreux chantiers d'avenir. Dominique et François d'Assise optaient, eux, pour des ordres mendiants et itinérants, c'est-à-dire pour une pauvreté marginale au cœur de ces nouvelles villes commerçantes. Ces fondations sont d'abord des formes d'existence qui entendent protester contre la barbarie des mœurs et les fringales d'enrichissement matériel de leur temps. En contrepoint, pour ces jeunes, le monastère c'est l'anticipation du Ciel, la nouvelle Jérusalem, dira saint Bernard : « Clairvaux, souligne-t-il, voilà la vraie ville de Jérusalem. Clairvaux s'associe avec la Jérusalem céleste par des mœurs semblables et par une certaine pauvreté d'esprit », mieux que par la violence des croisés. Dans l'attente du retour définitif du Christ, l'abbaye est le symbole prémonitoire de la véritable communauté des élus de Dieu, il signifie que son Royaume s'ensemence dans la société d'ici bas. Ce Royaume, selon saint Paul écrivant à des Corinthiens encore embourbés dans la barbarie des passions charnelles, prend les couleurs d'un espace de liberté dans le Christ, il révèle que « *vous tous, vous êtes fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus, écrit-il ; baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ : il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus* » (Galates 3, 26-29). Le monastère est ce lieu promis par le Christ où, en anticipation du ciel, les rapports d'exclusion ethnique, de domination sociale, de possession sexuelle n'ont plus cours, ils sont convertis en relations fraternelles dans la communion au Christ. C'est le retour au jardin d'Éden avant la faute. C'est de ce rêve de Paul, repris par Robert d'Arbrissel, Bernard de Clairvaux et tant d'autres, que sont nés nos projets de liberté, d'égalité et de fraternité. En particulier, la relation homme-femme, notre fondateur l'a voulue inversée, non pas sous l'effet d'une idéologie égalitaire moderne, mais par l'élévation des relations à la hauteur de l'amour qui est en Dieu, celui de l'offrande, de la gratuité et du don de soi.

C'est là, le rêve de Fontevraud, celui d'une société ressuscitée dans l'amour, celle où nobles et manants, pécheurs repentis et vierges innocentes, lépreux et bien portants, hommes et femmes doivent pouvoir se regarder dans la transparence de la liberté reçue de Dieu et la confiance humaine.

Mais Robert d'Arbrissel le sait bien, cela ne peut se vivre que grâce à un combat. Une lutte contre soi-même d'abord, pour garder par le jeûne et la prière, l'ascèse radicale et la contemplation de cœurs purs, la liberté à l'égard de soi-même, de son corps, de son esprit et de ses ambitions. L'abbaye devient un espace de lutte permanente où les mystères du Christ, peints si bellement à quelques pas d'ici dans la salle du chapitre, imposent la forme spirituelle où se moule le profil d'une existence d'enfant de Dieu. Car la résurrection de la chair et de l'esprit qui

nous est promise par l'Écriture des deux Alliances, n'est pas un dû conquis mais une grâce reçue. Et c'est bien pourquoi l'Église d'hier comme celle d'aujourd'hui n'est pas un rassemblement de purs et de parfaits mais une procession de quémandeurs de vertu et de piétons de la sainteté. L'Histoire est là pour le montrer : les croisés bénis par Saint Bernard se sont révélés en Terre sainte des pillards et des violents, les abbés des abbayes comme les évêques des cathédrales ont souvent trahi leurs vœux de pauvreté et leurs promesses de chasteté, y compris les papes de la Renaissance. Le premier combat des chrétiens n'est pas à l'encontre des païens, mais un travail sur eux-mêmes pour ne pas faire mentir leur nom.

Telle est notre Église, celle de Paul, de Bernard, de Robert d'Arbrissel, cette barque de Pierre ballottée entre les courants et les passions dont la violence fait parfois craindre qu'elle ne provoque le naufrage. Il y aura bientôt dix siècles, l'effondrement du système féodal et l'irruption de la culture commerciale et financière faisaient craindre un affadissement des pratiques et de la foi. Durant plusieurs siècles une sécularisation de la société créait des conflits sévères entre l'Église et l'Empire, en termes de rapports de force : rappelez-vous Canossa. Par leur témoignage contestataire, les monastères, les abbayes, les ordres religieux comme ici à Fontevraud ont voulu revenir à la simplicité de l'Évangile pour signifier socialement l'autre monde. Ils ont voulu rendre visible dans l'espace du temps la grâce de la Résurrection, celle d'une société où la fraternité l'emporte sur la domination, le don sur la possession, la clarté sur la confusion. Mais l'histoire le montre, la destinée de cette fondation a, elle aussi, connu les affres des violences et des errances idéologiques de nos sociétés ; car la chrétienté est toujours en danger de trahison d'elle-même, tant pour les institutions que les individus. Le miracle de la Résurrection, c'est de faire revivre les réalités les plus stériles et enflammer les braises éteintes là où l'abandon semblait fatal.

Fontevraud est l'une des preuves de l'imprudence de Dieu. Car lorsque le Père de Jésus confie son Fils ou son Église aux maîtres de la puissance terrestre, ceux-ci lui font prendre le chemin du Calvaire pour exclure Celui qui nous est envoyé. Nous avons peine à croire la sainteté possible. Pourtant, à Fontevraud, des milliers d'hommes et de femmes sont venus l'espérer dans la prière. Et c'est à leur suite que nous prions dans cette abbatale ce matin, nous prions le Ressuscité, Celui qui ne se résigne ni à la mort, ni à l'échec, Celui qui appelle à reprendre ce combat sur nous-mêmes pour donner le signe de Robert d'Arbrissel en ses monastères : le bonheur des cœurs purs, la paix des miséricordieux, la soif des justes. Prendre ce risque fut, pour Robert d'Arbrissel en 1100, son rêve de Fontevraud. Nous le croyons toujours humainement possible, avec la grâce de Dieu... AMEN.



† Gérard Defois

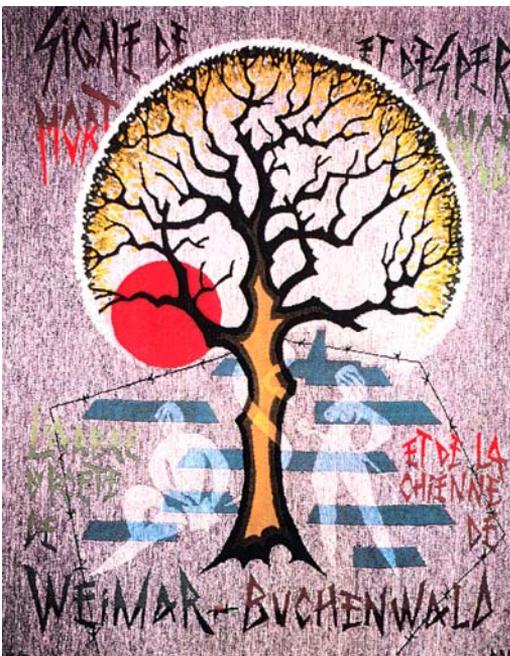
Seigneur, pourquoi tant de barbarie ?

Au retour de la promenade d'automne 2009, l'accueil si chaleureux des Rogerie réveilla pourtant les images d'effroi gravées dans la mémoire d'un enfant : c'est qu'après la liesse vécue le 8 mai 1945, l'apparition de nouveaux voisins décharnés au regard si étrange par des yeux trop creux qui revenaient de lieux dont les 'grands' parlaient à voix basse le marqua à jamais...

André Rogerie préparait l'entrée de l'école Saint-Cyr mais décide en juillet 1943 de rejoindre les troupes d'Afrique du Nord. Il a 21 ans. Arrêté à la frontière espagnole par la Gestapo, il est interné dans plusieurs prisons françaises puis déporté dans les camps de concentration. Il va y connaître toutes les horreurs de Buchenwald, Dora, Maïdanek, Auschwitz-Birkenau, Gross-Rosen, Nordhausen et enfin Dora puis Harzungen.

Comment peut-on qualifier un homme ayant passé par de tels enfers ?

Y. Cadou



L'Arbre de Goethe Tapisserie de Maurice de la Pintière

Le poète de Weimar aimait se reposer sous ce chêne et c'est là qu'il conçut son Méphisto de Faust, on l'imagine à gauche avec son livre.

En 1937, un camp de détention fut bâti sur la colline de Weimar d'où les barbelés, les baraques et au fond le crématoire. Le commandant et sa femme lui donnèrent le nom de la forêt 'Buchenwald'. Cette femme, la chienne, stylisée à droite y commisit les pires atrocités. Le soleil annonce la résurrection.

« Devant la cuisine du camp, se trouve un chêne plusieurs fois centenaire... La légende raconte que le jour où le chêne sera détruit, l'Allemagne sera abattue. Par extraordinaire, il fut arraché par un bombardement de 1944. » A. Rogerie 'Vivre c'est vaincre' p. 42

Au cours de l'été 1993, des circonstances particulières me firent rencontrer à Dinan un sculpteur sur bois de talent. Ancien Déporté catholique, depuis longtemps cheminait dans mon esprit l'idée de faire réaliser un jour une statue de la Sainte Vierge dédiée à tous les Déportés, en pensant à tous ceux et à toutes celles qui parmi nous ont prié dans l'ombre dans les moments de détresse.

J'ai donc demandé à M. Brandily de Dinan de réaliser une statue de : "Notre-Dame des camps de concentration"

Il accepta de la réaliser avec les détails tels que je les voyais et qui étaient les suivants :

Une femme habillée d'une robe rayée de déportée et sur la tête un fichu tout simple, portant dans ses bras une croix et ses pieds nus écrasant une croix gammée brisée.

J'avais l'intention, après avoir fait confectionner cette statue, et avec l'autorisation de l'autorité catholique, de la reproduire sous la forme d'une image, accompagnée d'une prière destinée à tous ceux et à toutes celles qui en auraient le désir.

La statue en chêne a été déposée au musée du souvenir de l'École Spéciale Militaire de saint Cyr. L'image sur carte glacée est jointe avec la prière.

Après cette réalisation je pense à ceux qui n'ont pas la même croyance que moi mais qui ont eu, eux aussi, la même espérance. Pour ceux qui ne croient pas au ciel je veux dire avec Aragon :

"Qu'importe comment s'appelle cette clarté sur leurs pas,

"Que l'un fut de la chapelle et que l'autre s'y dérobât.

"Celui qui croyait au ciel,

celui qui n'y croyait pas. "

Général André Rogerie

Ô ! Vierge, ne rejetez pas ma demande

Notre Dame des camps de concentration

Vous qui avez assisté à la crucifixion de votre fils, notre Seigneur Jésus-Christ, intercédez auprès de Lui pour qu'Il fasse participer à Sa gloire éternelle tous ceux et toutes celles qui ont tellement souffert dans les camps de concentration nazis :

- ceux et celles qui ont été battus, avilis, torturés
- ceux et celles qui sont morts de froid, de faim, de maladie ou de misère
- ceux et celles qui ont été fusillés, décapités, crucifiés ou pendus.

Que Notre Seigneur accepte leur vie et leur mort pour Sa glorification.

Que Son royaume advienne en toute gloire pour le salut et la paix du monde.



Notre-Dame des camps de concentration

par J.L. Brandily

Son visage doux et triste, une robe rayée et un fichu de déportée, tenant la croix bien serrée sur son cœur, ses pieds nus écrasant une croix gammée qui est brisée.

Tant de symboles transformés en prière.



Cette prière est inspirée par le Testament d'Edith Stein, philosophe juive allemande, 1891-1942, Sœur Thérèse Bénédicte de la Croix au Carmel.

Arrêtée au Carmel d'Echt, en Hollande. Déportée immédiatement au camp d'Auschwitz, exterminée le 9 août 1942 dans une chambre à gaz.

Béatifiée le 1^{er} mai 1987 par le Pape Jean-Paul II. Canonisée le 10 octobre 1998

« Je prie le Seigneur qu'Il accepte pour Sa gloire et glorification et ma vie et ma mort pour toutes les intentions de l'Église... que Son royaume advienne en toute gloire pour le salut de l'Allemagne et la paix sur la terre. »

Maurice de la Pintière (1920 - 2006) était dessinateur, illustrateur et peintre quand il entra dans la Résistance. Déporté, il fut du même convoi qu'André Rogerie vers Dora mais alors ils ne se connaissaient pas.

Puis il devint peintre cartonnier. Vers 1970, son art évoque la paix, la joie de vivre, la liberté et l'harmonie.

« L'Arbre de Goethe » a été réalisé en 1976 dans les ateliers Marthe Vin (150 x 120 cm).

Le mot du Président

Deux sujets importants qui furent évoqués à l'Assemblée générale :

Un phénomène qui, heureusement, n'est pas propre à notre association, est le vieillissement de ses membres. Nous ne pouvons pas, hélas, entraver cette loi naturelle mais il reste indispensable de prévoir l'avenir. Certes les jeunes ont de nombreuses distractions et ne cherchent guère à fréquenter les classes qui les précèdent. Cependant, il faut reconnaître que l'ASCCA, hormis pour quelques-uns qui y ont une tâche, n'accapare que très peu : deux sorties l'an. Aussi je vous demande de rechercher parmi vos proches ou vos amis ceux qui pourraient être intéressés par notre action et les inviter à nous rejoindre. Ne comptez pas sur les autres pour apporter ce renouveau, faites-le pour que notre association vive car il reste tant à faire. Il vous faut savoir qu'avec tristesse je me suis vu contraint, après l'envoi d'une lettre personnelle, d'extraire de notre fichier 65 personnes qui ne payaient plus leur cotisation depuis 3 ans ou plus. Certainement, hélas, beaucoup de personnes âgées furent concernées mais notre association se doit de réserver ses fonds aux monuments et non pas en distribution stérile de bulletins. Il nous faut retrouver des forces vives !

Constatant combien de croix de chemin souffrent d'un manque évident d'entretien et que le coût de tels travaux relativement peu élevé est assez facile à absorber par nos finances, je pense que vous pourriez être d'excellents initiateurs ou moteurs de restauration en prenant en charge un de ces petits monuments, situé près de chez vous ou de votre résidence secondaire. Nous vous aiderons, cela va de soi, mais un suivi local est irremplaçable et apporte plus de plaisir que de soucis. Une série d'articles sur les croix dans notre bulletin devrait vous les faire mieux connaître.

Y. C.

Nos actions en 2009 (Cotisations et dons reçus : 6122 € ; montant reversé : 6066 €)

La croix Marie à Saint-Georges-sur-Loire remise à neuf grâce à Madame Hoppe a été bénite le 11 octobre.

La croix du moulin Perrault à Saint-Aubin-de-Luigné réparée et bénite le 10 octobre. M. Derouet, propriétaire, musicien et possédant un caveau au pied du moulin, souhaitait une inauguration en fanfare... Il l'eut !

La croix verte à Champteussé-sur-Baconne. La croix en chêne et le Christ en fonte ont été offerts par nos amis, M. et Mme Trouilleux. Mme de Roux nous a représentés à la cérémonie de bénédiction le 11 octobre.

La chapelle Bon Écot au Bourg d'Iré. Les vitraux sont financés en mémoire de Monsieur Thierry, maire.

La chapelle St Joseph à La Bohalle a retrouvé son portail et ses ferronneries pour ses 150 ans.

Chapelle des Bénédictines du Calvaire. Fermeture d'une grande baie dans la chapelle avec de l'altuglas.

La chapelle St Joseph à Combrée réfection de l'embranchement.

La croix Saint Jacques à Soulaines doit être restaurée. On demande que le dessin réalisé par André Sarazin soit respecté avec l'ancienne tête d'une des Deux-Croix. Le Conseil a voté une subvention.

La chapelle N.-D. du Chanvre à Saint-Jean-de-la-Croix. Aide à la commune pour refaire la couverture.

La chapelle du puits Hervé à Brain-sur-Longuenée. La réfection de la belle toiture est terminée.

Les croix de nos chemins

Ce petit patrimoine, côtoyé presque chaque jour, reste cependant des plus méconnus. Il est vrai que l'apprentissage de la lecture et de l'écriture a fait perdre une bonne part de ce qui se transmettait par l'oral, le conte et la légende ; la mémoire collective se repose sur l'écrit. Or, l'implantation des croix, leurs usages et leurs styles relevaient, à coup sûr, du domaine de la tradition. Chacun savait et il n'était besoin d'écrire, à tel point que si les prêtres bénissaient ces monuments pour que la prière du passant soit exaucée jamais ils n'ont consigné cet acte religieux. C'est bien dommage car aujourd'hui l'histoire locale surgirait autant par ce biais que par la généalogie. Faute de savoir, on invente. L'hypothèse plait au chercheur mais ne prend sa valeur que lorsqu'un fait significatif scientifique ou historique la confirme. Hélas, ces derniers sont quasi inexistantes.

Avec André Sarazin nous avions envisagé d'écrire, durant sa retraite, un ouvrage sur les croix de chemin en Anjou. La vie en a décidé autrement. Abandon de ce projet, certes, mais pourquoi ne pas publier ici une série d'articles sur ce sujet ? Quelques réponses seraient ainsi apportées à des questions récurrentes et les illustrations montreraient comment s'est exprimé l'art populaire au cours des siècles dans les campagnes. Priorité sera donnée aux monuments angevins, de l'Anjou historique qui déborde le département, mais sans s'interdire de puiser des informations auprès de tout spécialiste. Le domaine est si vaste qu'il ne saurait être présenté dans sa globalité et sa chronologie. Croix de chemins, de carrefours, d'attentions particulières, d'épidémies, de bornage, de commémorations, croix Jacquaires et Montoises, de Rogations, de Missions sont à visiter. Heureux celui qui arpente la campagne et pose son regard sur ces pierres sacrées à la présence rassurante tout comme vingt ou trente générations d'ancêtres avant lui quand la voiture ne permet plus que vision furtive.

Il est nécessaire de protéger ces monuments chargés d'une portée historique et sociologique. Surveillez leur entretien.

Y. Cadou

Une croix dans la campagne, c'est Dieu rencontré en chemin

Pendant ma vie active de curé, j'ai fait restaurer toutes les croix de mes paroisses. J'en ai remplacé qui étaient devenues trop vétustes. Je ne pouvais supporter de voir "mes" croix dévorées par l'herbe, ou chancelantes, ou infirmes de quelques façons. Quand, aujourd'hui encore, j'en vois une sur le point de s'écrouler, j'en ai mal au cœur et je pourrais vous citer des exemples de ces croix qui s'écroulent ! Une croix c'est Dieu présent parmi les hommes.

Je suis demeuré six ans dans une paroisse où l'on faisait la procession des Rogations. Chacun des trois jours à une croix différente. Les paysans, des paroissiens, suivaient cette procession qui avait lieu très tôt, au lever du soleil. En chemin, nous chantions les litanies des saints. Nous récitons le chapelet. Je bénissais ces chrétiens devant cette croix qui était bien à eux ! Je bénissais aussi leurs champs. C'était d'une évangélique simplicité.

Dois-je vous avouer que je ne me suis jamais senti davantage prêtre. J'en ai conservé l'impérissable souvenir. Il me semblait – et j'avais raison, j'en suis sûr – que c'était toute la Création qui, à ces moments de grâce, rendait gloire à Dieu, par son Fils crucifié. Je crois que c'est cela avoir la foi et posséder la joie de Dieu. Mes paroissiens ne reprenaient leur journée de travail qu'après cette procession.

Toutes ces croix étaient anciennes, très anciennes même. De ceux qui les avaient fait élever, on ne connaissait plus les noms. Sur quelques-unes, on pouvait lire qu'elles avaient été plantées là à l'occasion d'une mission paroissiale. Elles étaient donc les témoins, toujours vivants, de la foi d'un peuple. De quoi, vous l'avouerez, vous rendre fier d'un passé qui avait connu, sûrement lui aussi, ses faiblesses et ses péchés, mais dont la vertu d'Espérance était demeurée intacte. La fidélité du cœur. Le "oui" du bon larron. La voix de tant de consciences en quête de certitude. L'immense joie de se sentir sauvé. L'exact contraire de l'indifférence. Et, même aujourd'hui, savons-nous ce que pense un homme ? Ne "pratiquerait-il" pas, quand il passe devant une croix ?

De cette foi nous avons un impérieux besoin. On a si bien su nous persuader du contraire de notre prétendue naïveté de croire à Dieu comme un enfant à son père ou bien encore d'inadaptation au monde que Dieu, aujourd'hui, est devenu une abstraction. Avec quelques mots de travers, on détruit le fondement de la vie même de notre âme. Je vote pour qu'on reprenne l'enseignement de la théologie après s'être agenouillé devant une croix de nos chemins.

Jean Montaurier

(Extrait de la revue "Famille Chrétienne",
publié dans le bulletin N° 2 mars 1984 de l'ASCCA)

Apparition des croix de chemin

L'homme a horreur de se sentir perdu. Voyez l'air inquiet de nos contemporains dans les gares ou aéroports. De tout temps il a pris des repères et signé son chemin. Mais les branches cassées et les arbres marqués n'ont pas laissé de traces. Des pierres devinrent bornes puis qu'advint-il ? P. R. Giot, au Congrès Préhistorique de Monaco, en 1959, a longuement parlé des très nombreuses stèles armoricaines de l'Âge du Fer. Ce sont des monolithes en granit dont la hauteur varie de quelques décimètres à trois mètres de haut de section circulaire ou polygonale. Leur usage n'est pas clairement défini. Certaines retrouvées dans des cimetières de la Tène (450 av. J.-C.) sont funéraires mais la plupart isolées, déplacées ou remployées par les civilisations postérieures n'ont plus d'usage précis. Giot signale une stèle gauloise du Finistère réutilisée en borne milliaire sur une voie romaine, puis partiellement débitée et dégradée par des entailles, témoignage d'une première christianisation ; enfin employée comme fût pour une croix de carrefour.

Puis les autels apparurent avant l'ère chrétienne (le musée des antiquités de Saint-Germain-en-Laye en possède des dizaines). Ces pierres travaillées et sculptées comportent des dédicaces à des dieux tel Mars, à des nymphes, à l'empereur... voire des ordres : « ils immoleront chacun une victime et fourniront aux colons et aux habitants l'encens et le vin pour les prières » !



*Nymphis,
pro salute sua, Severus Seranus
votum solvit
libens merito.*

Autel des nymphes
Bagnère

Dès les premiers siècles, ces monuments attirèrent les foudres de l'Église. En 1993, Le Quellec et Poissonier rapportent que lors du Concile d'Arles (452), il fut regretté que « les infidèles révèrent des pierres » et « font devant elles des choses qui n'ont rien de commun avec les prescriptions de l'Église ». Après avoir constaté que quelques-uns vénèrent certains rochers, ou des arbres, ou des sources le Concile de Tours en 566 proclama que les prêtres doivent détruire ces superstitions païennes. La charte de Chilpéric (561-584) mettait les évêques et les ministres du culte en demeure de « détruire les monuments de pierre existant dans les campagnes », et l'évêque saint Éloi, ministre de Dagobert, vers 640, défendait de « faire des vœux ou des cérémonies diaboliques autour des pierres ». Le Concile de Nantes de 668 recommandait de renverser ces pierres et « de les jeter en des endroits si cachés que jamais on ne puisse les retrouver ». Mais cela fut souvent peine perdue puisque le Concile de Rouen (689) constatera que les païens « adressent des vœux comme si c'étaient des autels et leur offrent des cierges et présents comme s'il y avait là quelque puissance qui pût leur dispenser le bien et le mal ». Le Concile de Tolède réitérera ces recommandations : « Les évêques, les prêtres et les juges doivent s'efforcer de détruire les restes du paganisme consistant à vénérer les pierres ».

Mais, déjà depuis trois siècles, Saint Martin de Tours avait préconisé la christianisation des pierres par apposition de croix ! Il semble pertinent de penser que les croix de chemin apparurent dans ce contexte.

(À suivre)

Humour et philosophie...

Madame Denise Bessonneau, adhérente de la première heure de notre association car elle en fut fondatrice avec son mari Julien m'a communiqué ce texte. Est-ce de l'humour noir, les problèmes restant d'une telle actualité ? Reconnaissons qu'une valorisation du travail manuel aurait été profitable ; tant de métiers décriés ont conservés leur utilité.

Y. Cadou

100 ans déjà...

ORIENTATION

Mon Fils sera plombier. Car je vois trop souvent
Des parents obstinés à poursuivre du vent
Pousser leurs rejetons avec sollicitude
Et des adolescents qui détestent l'étude
Les lettres, les maths, enfin tout sauf le sport,
Réclamer néanmoins le bachot ou la mort.
Un tel acharnement recevra son salaire
Ils auront donc leur bac. Que pourront-ils en faire ?
L'un, sans trop de succès, cherchera du travail,
Un autre le fuira comme un épouvantail,
Et le meilleur chercheur se trouvera tout bête
Pour n'avoir pas suivi le conseil du poète :
« Soyez plutôt maçon pour gagner de l'argent
Que professeur sans poste ou docteur indigent »
Si nous observons l'offre ainsi que la demande
Faisons dès maintenant une ample propagande
Pour faire abandonner nos tristes manuels
Et remettre à l'honneur les métiers manuels.
Que leur reproche-t-on ? Ces métiers rentables
N'étant pas après tout, les plus désagréables :
Il vaut mieux travailler sur des éviers bouchés

Que de faire la chasse à des mal embauchés.
- Sans doute, mais plombier ! Est-ce un métier qui brille ?
Que diront les voisins ? Que dira la famille ?
- Nous les laisserons dire... Un jour ils verront bien
Qu'un artisan utile et ne manquant de rien
Vaut mieux qu'un révolté plein d'orgueil et de rage
Sans métier, sans argent, sans joie et sans courage.
Si l'estime du monde est liée au savoir
Rien n'empêche un maçon, un plombier d'en avoir.
Alors l'instruction sera vraiment gratuite,
Et mon fils pourra dire, en cherchant une fuite,
« Ô trop heureux cent fois, s'ils savaient leur bonheur
Le maçon, le monteur ou le plombier zingueur »
L'élève ambitieux perdra de sa superbe
Quand manier l'outil aussi bien que le verbe
Deviendra l'idéal du lycéen français
Et que l'on ne verra plus le culte du succès
Quel plaisir ce sera d'enseigner et d'apprendre
Quand par toute la Terre on voudra bien comprendre
Qu'un grutier peut avoir un esprit élevé
Et qu'un cultivateur peut être cultivé.

Orbilus

Compagnon du Devoir - avril 1914

La promenade du 11 septembre 2010...

Notre promenade annuelle aura lieu le samedi 11 septembre 2010. À partir de Durtal nous visiterons la région N-E de l'Anjou trop méconnue. Restée à l'écart, elle est particulièrement riche en monuments du XII au XVI^e siècle. Venez nombreux car sur un parcours de quelques kilomètres vous découvrirez des sites ignorés d'exception et puis cette réunion reste le moment privilégié d'échanges cordiaux entre nous.

Afin d'éviter des frais postaux, l'invitation est jointe à ce bulletin. Ne l'oubliez pas !

Une vue partielle du pique-nique de l'an passé...



**et de la dernière assemblée
dont les promenades furent très appréciées.**



(Photographies Ph. de Simiane et C. Clémensat)